

L'AFFAIRE LOYOLA

Pièce à l'intention du Jubilé ignatien de Lourdes¹

Tableau 1.

SCÈNE I.— *Le bureau d'un P.D.G., MONSIEUR DE LOYOLA est assis devant une grande table, seul, avec un téléphone et un ordinateur portable devant lui. Au mur, une carte du monde et un portrait de Loyola, de trois quart. Un interphone posé sur la table devant lui se met à sonner. Il est vêtu d'un complet, d'une cravate et d'une chevalière ; JUAN, SCHUTZ. à gauche de la scène, un écran sur lequel s'affiche : Montevideo, Uruguay, sud-est de l'Amérique du sud.*

LOYOLA. — Oui, Juan ?

VOIX DE JUAN. — Monsieur de Loyola, c'est votre comptable qui désire vous parler.

LOYOLA. — Faites-le entrer. Et apportez-moi un café, s'il vous plaît.

VOIX DE JUAN. — Avec deux sucres ?

LOYOLA. — Bien sûr, comme d'habitude !

JUAN. — Tout de suite.

Loyola s'installe confortablement dans son fauteuil. Entre Monsieur Schutz.

LOYOLA. — Ah, Schutz, asseyez-vous. Quel bon vent vous amène ?

Pendant que Monsieur Schutz s'assoit autour de la table, Juan apporte précipitamment une tasse de café.

LOYOLA. (prenant le verre que lui tend sa secrétaire) — Vous prenez quelque chose ? Un café ?

SCHUTZ. (s'épongeant le front, visiblement épuisé) — Non, merci.... Monsieur, j'imagine que vous vous doutez des raisons pour lesquelles je suis ici.

LOYOLA. — Voyons, voyons : vous voulez que nous fassions une partie de golf ? Ah, non, vous, c'est plutôt la voile. Non plus ? J'y suis : vous voulez savoir si je suis toujours en ménage avec Britney Spider. Eh bien...

SCHUTZ. — Non, Monsieur, vous savez bien que je viens au sujet de la réunion que nous allons avoir avec le Conseil d'Administration.

¹On distinguera sans peine, en filigrane, le *Récit d'un pèlerin*, e.g. in *Ignace de Loyola, Écrits*, dir. Maurice Giuliani, s.j., DDB, 1991. Ce qui suit doit également beaucoup aux films de Michel Farin, s.j., notamment *Le Combat du roi* et *Ignace de Loyola, le pouvoir et les larmes*. Nous remercions D. Cupillard, s.j., la communauté s.j. et les J.V.E. de Saint-Etienne, la communauté du Noviciat, Ja. Abdou, C. Degueil, P. Gauderon s.j., P. Landèche et X. Nucci s.j., pour leurs conseils. Le *caveat* usuel s'applique.

LOYOLA. — Eh bien quoi ? Il vous fait peur ce Conseil d'Administration ?

SCHUTZ. — Monsieur ! Nous sommes au bord du gouffre ! La société *America first* a lancé une O.P.A. agressive contre nous ! La moitié de nos actionnaires ont vendu leur titre hier. Nous n'avons aucun moyen de nous en sortir !

LOYOLA. (se levant) — C'est votre avis, Schutz. Et ce n'est pas le mien. C'est exact que nos chances de réchapper à l'O.P.A. des Américains sont minces. Mais on va se battre !

SCHUTZ. — Monsieur, c'est de la folie !

LOYOLA. — Vous n'avez donc pas compris, Schutz ? Jamais un Loyola ne se rend. Jamais ! (L'interphone sonne.) Qu'y a-t-il ?

VOIX DE JUAN. — Monsieur, c'est le Conseil d'Administration...

LOYOLA. — Faites-moi entrer tous ces trouillards ! Au galop ! Et un autre café, s'il vous plaît.

SCÈNE II. LOYOLA termine sa première tasse cul-sec pendant que TROIS PERSONNES visiblement très mal à l'aise, dans la pièce. Toutes cherchent à s'asseoir le plus loin possible de Monsieur de Loyola. JUAN paraît une nouvelle tasse à la main, et repart avec la tasse vide. SCHUTZ reste assis à sa place.

LOYOLA. — Messieurs, l'heure est grave...

HOMME 1. — Voilà une parole de sagesse. Vous devenez raisonnable Monsieur de Loyola ?

LOYOLA. — J'obéis à ce que me dicte mon honneur ! Et mon honneur ne me dit qu'une seule chose : il faut se battre !

HOMME 2. — L'honneur, l'honneur. C'est complètement dépassé : nous ne sommes plus au Moyen-Âge.

LOYOLA. — Nous n'allons tout de même pas nous laisser avaler par ces Américains ! Vous aimez votre pays, non ?

HOMME 1. — J'aime mon pays ! Mais je ne suis pas candidat au suicide.

LOYOLA. — Voyons, ces Américains sont des ultra-libéraux sans scrupules ! Ils vont délocaliser le lendemain même de notre rachat, c'est une évidence !

HOMME 3. — En décidant l'introduction en bourse de la société, il me semble que vous étiez prêt à jouer le jeu libéral, non ?

LOYOLA. — Je crois que vous ne comprenez pas ce qui m'anime. On est un chevalier d'industrie ou on ne l'est pas, messieurs. La chevalerie n'a rien perdu de sa noblesse à troquer les épées et les armures d'antan contre des contrats et des ordinateurs. Au contraire ! Reste l'essentiel : le courage et l'ivresse.

HOMME 2. — L'ivresse ?

LOYOLA. — Nous allons tenter une opération financière extrêmement périlleuse. J'y ai personnellement investi toute ma fortune. Nos chances de survie ? Une contre mille ! Mais c'est ce qui fait tout le piment de l'affaire. « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire » ! Sentez-vous le sang circuler plus vite dans vos veines à l'annonce du danger ? Vos tempes qui bourdonnent ? Un léger vertige, une fièvre qui vous envahissent ? C'est cela l'ivresse. Pas de gloire sans ivresse ! Debout messieurs ! (Tout le monde se lève) Nous partons en guerre !

HOMME 2. (à son voisin) — Il est devenu fou ?

HOMME 3. — Monsieur de Loyola, je ne suis pas certain que vous mesuriez l'ampleur des risques que vous faites prendre à toute la société. Ainsi qu'à vous-même d'ailleurs. Une société, ce ne sont pas seulement des capitaux et des machines, un code d'honneur

digne du Moyen-Âge et des parties de golf, ce sont aussi des hommes et des femmes, de chair et de sang, qui ont des enfants à nourrir, un loyer à payer...

LOYOLA. — Je n'oblige personne à rester. Démissionnez si vous avez peur !

HOMME 3. — C'est ce qu'a fait votre frère, Luis Garcia. J'ai entendu dire qu'il vous a remis sa démission ce matin.

LOYOLA (après avoir bu d'un trait son second café) C'est exact. Tant pis pour lui.

HOMME 2. — Voyons Monsieur, vous ne croyez vraiment pas qu'un bon armistice bien négocié vaut mieux qu'une boucherie ?

HOMME 1. — Nous allons tous sortir ruinés de ce traquenard. C'est dingue !

LOYOLA. (posant les poings sur la table)— Bien, mis à part quelques ragots insignifiants, messieurs, avez-vous quoi que ce soit de substantiel à me faire savoir ?

SCHUTZ. (qui, depuis quelques instants, griffonnait quelque chose à la hâte sur une feuille de papier)— Oui, Monsieur de Loyola, je vous remets ma démission. Et je veux recevoir des indemnités avant que votre société ne fasse faillite ou ne soit rachetée par nos concurrents !

Pendant le changement de décor qui prépare la scène suivante, on entend une musique de rock'n roll tonitruante (e.g., « This is the End » de The Doors).

Tableau 2

SCÈNE I. — *Silence. Une salle d'hôpital. Sur un lit, LOYOLA est allongé, avec des tuyaux dans le nez et une perfusion au bras. Sur sa table de chevet, un téléphone. Entre un INFIRMIER ; un JOURNALISTE.*

INFIRMIER. — Ah, vous êtes déjà réveillé Monsieur Loyola ? (Il lui retire les tuyaux.)

LOYOLA. — Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais, ici, moi ?

INFIRMIER. — Ne bougez pas. Ouvrez la bouche et prenez ce thermomètre. (Il lui enfonce un thermomètre dans la bouche, puis mesure sa tension)... Vous avez eu beaucoup de chance, Monsieur Loyola, vous savez.... Si les secours avaient tardé à arriver, vous y passiez... Vous avez fait un infarctus foudroyant... Surmenage évidemment... (Il lui retire son thermomètre)

LOYOLA. (épuisé) — L'ivresse, monsieur, l'ivresse.

INFIRMIER. (pendant qu'il note les résultats de ses mesures sur un carnet, et range les tiroirs de la table de chevet) — Vous faites partie de ces hommes qui ne vivent qu'à partir du moment où leur taux d'adrénaline est à son maximum, ce n'est pas vrai ?... Vous devez vous ennuyer énormément quand vous n'avez rien à faire, non ?

LOYOLA. — J'ai toujours beaucoup de choses à faire...

INFIRMIER. — Eh bien, finalement, ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose que vous soyez cloué au lit. Ça vous donnera l'occasion d'apprendre à ne rien faire. Ça va sans le dire : plus d'alcool, plus de tabac...

LOYOLA. — Combien de temps, cette sinécure ?

INFIRMIER. — Oh, je ne sais pas exactement. Mais à mon avis, vous allez rester parmi nous pendant au moins trois semaines. Après un triple pontage, votre cœur est encore très affaibli. Avant tout, vous avez besoin de repos. Vous m'entendez, monsieur le héros ?

LOYOLA. — Mais vous ne comprenez donc pas ? Le repos, c'est la mort.

Entre un journaliste tenant un micro.

INFIRMIER. — (à Loyola) La mort ? Vous venez d'en réchapper... (Au journaliste, qu'il repousse) Qui vous a autorisés à entrer jusqu'ici ! Sortez immédiatement ! Le médecin a interdit toutes les visites !

JOURNALISTE. — Une *interview*, Monsieur de Loyola !

INFIRMIER. — Allez, dehors ! (Il sort avec le journaliste.)

LOYOLA. (seul) — Trois semaines ? C'est de la folie... (Il jette un regard autour de lui ; trouve une télécommande dans un tiroir) La télévision, peut-être qu'ils parlent de moi ? Zut, en panne. Quelle idiotie ! (se redressant pour chercher autour de lui) Pas de journal, pas d'ordinateur, pas d'internet. (Soupir) Qu'est-ce que je vais devenir moi ? (Il s'affale sur son lit, désespéré)

Le téléphone sonne.

LOYOLA. (d'une voix mal assurée) — Allô ?

VOIX DE SCHUTZ. — Monsieur de Loyola ?

LOYOLA. (reprenant le ton assuré du Tableau 1) — Aah, Schutz, content de vous avoir au téléphone...

VOIX DE SCHUTZ. — Et moi, je suis content de constater que vous êtes vivant !

LOYOLA. — Oui, je ne sais pas très bien ce qui s'est passé, mais rien de grave, évidemment. Une peccadille. Dès demain, je serai d'attaque !

VOIX DE SCHUTZ. — Monsieur, vous pouvez cesser votre cinéma : la société *Loyola & Co* n'existe plus. Elle a été entièrement rachetée, hier, par les Américains.

Loyola pose le téléphone sur le lit. Silence.

VOIX DE S. — Allô ? Monsieur de Loyola ? Vous êtes avec moi ?... Allô ?

LOYOLA. (très las) — Oui, Schutz, je suis là.

VOIX DE S. — Evidemment, les 3.000 employés de la société seront au chômage dans quelques jours. Mais les Américains ont été très élégants.

LOYOLA. — Ah bon ?

VOIX DE S. — Oui, oui. Votre concurrent américain vous a publiquement souhaité un prompt rétablissement et...

LOYOLA. — Et ?

VOIX DE S. — Et une rapide reconversion.

LOYOLA. — Reconversion ?

VOIX DE S. (ironique) — Sachant que vous êtes ruiné, et vu ce qui vient de se passer, personne n'envisage que vous puissiez revenir au monde des affaires. Et puis, entre nous, tout le monde sait, dans ce monde-là, que vous avez toujours été un *cow-boy*. Et les *cow-boys*, Monsieur, ça finit toujours mal.

LOYOLA. — Et vous, Schutz, que faites-vous à présent ?

VOIX DE S. — Moi ? Eh bien, je travaille pour les Américains.

LOYOLA. — Traître !

VOIX DE S. — Ils me payent mieux que vous, soit dit en passant.

Loyola raccroche violemment le téléphone. Long silence.

SCÈNE II L'ENNEMI *entre par le fond du décor, homme assez beau, luxueusement vêtu ; L'INFIRMIER.*

ENNEMI. — Bonjour Ignacio.

LOYOLA. — Tiens ? Tu es là, toi ? Ils t'ont laissé rentrer ? (Silence) Tant mieux. J'ai horreur d'être seul.

ENNEMI. — Alors, que penses-tu de la situation ?

LOYOLA. (soupir) — Cette fois, c'est vraiment le désastre. Tu as entendu les nouvelles comme moi.

ENNEMI. — En gros, tu aurais mieux fait d'y passer pour de bon, n'est-ce pas ?

LOYOLA. (agacé) — C'est pour me dire ça que tu es venu me voir ?

ENNEMI. — Regarde ta situation, *boludo* ! (Il allume un gros cigare.) Tu es ruiné. Ton frère t'a désavoué. *Loyola & Co* n'existe plus. Tous les copains de Montevideo doivent rigoler à ton sujet... (Pendant que Loyola pousse un soupir, il sort un journal de la veste de son costume, qu'il déplie et tend à Loyola.) Attends, tu ne sais pas le pire.

LOYOLA. (prenant le journal) — Le pire ?

ENNEMI. (trionphant) — La chanteuse Britney Spider se marie avec son garde du corps ! Les noces seront célébrées la semaine prochaine à Las Vegas...

LOYOLA. (posant le journal et fermant les yeux) —... *Pucha* ! Tu plaisantes, j'espère.

ENNEMI. — Non, *chabal*. Tu sais que je ne te mens jamais, moi. Et puis, un truc pareil, ça ne s'invente pas... (Il rit) Quand je pense aux restaurants fastueux où tu l'as invitée ! (lyrique) Rien n'était assez beau, assez cher !

LOYOLA. (désespéré) — Ne te moque pas de moi, je t'en prie.

ENNEMI. — Toi, un Loyola, tu supplies ? Tu demandes grâce. Quelle honte ! Tu as vu à quoi tu en es réduit ? Ressaisis-toi bon sang ! Relève la tête !

LOYOLA. (la tête enfoncée dans son oreiller) — Et comment veux-tu que je relève la tête ? Je n'ai plus rien. Je ne *suis* plus rien.

ENNEMI. — Ah oui ? Et tu vas laisser la belle Britney convoler avec son garde-du-corps ?

LOYOLA. (un sourire matois naît sur son visage) — Tu as raison. Je ne peux pas laisser faire ça. Une princesse avec cet imbécile, c'est contre-nature !

ENNEMI. — On dirait presque que tu oublies le goût de l'ivresse, Ignacio.

LOYOLA. — Non, non, je n'oublie pas, rassure-toi. Passe-moi un cigare.

ENNEMI. (lui donnant son cigare) — Tiens, je file, il y a du monde qui arrive.

Il disparaît au moment où entre l'infirmier.

INFIRMIER. — Ah, j'ai enfin réussi à me séparer de ce journaliste. Ils sont coriaces, dites-moi !... Mais, qu'est-ce que vous faites là ? Vous fumez ? (Il se précipite pour lui retirer son cigare) Je vous avais pourtant bien dit que c'est strictement interdit ! Qui vous a apporté ça ?

LOYOLA. — Un ami de longue date.

INFIRMIER. — Quelqu'un qui veut votre mort, plutôt ! Dans l'état où vous êtes, on ne peut guère imaginer pire !

LOYOLA. — Vous avez des journaux à lire ?

INFIRMIER. (Il change la perfusion)— Vous êtes encore très affaibli, Monsieur Loyola. Vous feriez mieux de vous abstenir de tout effort. Tenez, vous avez déjà un journal, là.

LOYOLA. — Oui, mais je n'aime pas les nouvelles qui sont dedans. Vous n'avez rien d'autre ? Le *Financial Times* ? Le *New-York Times* ?

INFIRMIER. — Je vais regarder, mais je ne crois pas... (Disparaît. De retour sur scène, avec un plateau et un livre) Non, il n'y a rien d'autre à lire qu'une Bible, tenez. (Il s'assoit près du lit, pose le plateau sur ses genoux, et lui tend une Bible).

LOYOLA. — Une Bible ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça ?

INFIRMIER. — C'est vous qui m'avez réclamé de la lecture. (Il pose le livre sur la table de chevet). Tenez, votre déjeuner est prêt. Aujourd'hui, c'est un potage maigre et un mixé de dinde avec de la purée de carottes.

LOYOLA. — Ne vous fatiguez pas, je n'ai vraiment pas faim. Je préfère manger seul.

INFIRMIER. — Comme vous voulez. (Il pose le plateau sur la table) Mais ne tardez pas trop, ça va refroidir.

LOYOLA. — Il n'y a pas d'apéritif, je suppose ? Pas de whisky...

INFIRMIER. — Monsieur Loyola, voyons... Soyez un peu raisonnable. Allez, je me sauve, j'ai du travail, moi. Mais n'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin de quoi que ce soit. (Il sort).

Long silence.

LOYOLA. — Une Bible, ils sont fous dans cette baraque. (Il feuillette le journal, puis le jette rageusement par terre) Quelle horreur, je ne peux pas lire ça ! Un garde-du-corps ! Un gros tas de muscles sans cervelle ! (Silence. Il prend le téléphone.) La ligne est coupée. Incroyable ! Je ne peux appeler personne. (Silence) Au secours ! (Silence) Je ne vais tout de même pas rappeler cet infirmier, c'est humiliant.

SCÈNE III.— *Après un nouveau silence, entre par une autre porte dérobée, un jeune homme habillé simplement, l'AMI.*

AMI. — Bonjour grand frère.

LOYOLA. (d'un ton boudeur)— Ah tiens, tu es là, toi aussi, petit frère ? Décidément, c'est une véritable auberge espagnole, ici !

AMI. — Tu boudes ?

LOYOLA. — La télé est en panne ; pas de journaux ; pas de whisky. Impossible de *chater* sur le *Net*. Et en plus, il m'a pris mon cigare !

AMI. — De toutes façons, c'est l'heure du déjeuner. Tu ne vas pas fumer maintenant, tout de même. (Il lui tend le bol de potage) Allez, goûte, ça te fera du bien dans l'état où tu es. (Il lui tend un morceau de pain) Là, il y a un peu de pain. (Il mange de mauvaise grâce) Tu es un vrai gamin, à qui on aurait retiré son jouet.

LOYOLA. (buvant le potage et mangeant le pain) — J'ai besoin de savoir ce que l'on dit de moi, tu comprends ? C'est important ! Il n'a même pas laissé entrer le journaliste !

AMI. (tendrement) — Cette fois, tu as un vrai Livre.

LOYOLA. — Quoi, cette... Bible ? Tu rigoles ? Tu ne t'imagines quand même pas que je vais lire ce bouquin !

AMI. — Pourquoi pas ? Toi qui voulais lire...

LOYOLA. — Qu'est-ce que ça raconte, au juste ?

AMI. (joyeux) — Ouvre, tu verras bien !

LOYOLA. (se piquant au jeu) — Allez, on va bien voir. Mais gare à toi si c'est ennuyeux. Au hasard ?

AMI. — Au hasard ! (Il ouvre. Elle jette un œil par-dessus son épaule) Ah, là, c'est une prophétie d'Isaïe.

LOYOLA. (lisant à voix haute) — « Voici que la jeune femme est enceinte, elle va donner naissance à un enfant »².

AMI. — L'histoire de cet enfant, c'est l'histoire d'un Roi.

LOYOLA. — Ah bon ?

AMI. (sur le ton de la confidence)— Oui, un Roi du Moyen-Orient, que d'autres rois, venus de l'Est, viennent visiter. Ils sont partis de très loin, en quête d'une étoile, et voilà qu'ils arrivent près de la demeure de ce Roi qu'ils cherchaient sans le savoir.

LOYOLA. — Ils ont fait un long voyage ?

²Is 7, 14.

AMI. — Oh oui ! En route, ils découvrent que ce Roi n'a pas d'armée...

LOYOLA. — Pas d'armée ? Drôle de roi, dis-donc.

AMI. — Oui, il est sans défense. Sauf le sourire de sa maman et l'air grave de son papa...

Tableau 3.

SCÈNE I.— *La salle d'attente d'un hôpital. Une table basse, un cendrier, une pile de magazines et quelques chaises autour. L'INFIRMIER boit un café en fumant une cigarette et en regardant la télévision. Pendant que l'émission est projetée sur l'écran, l'AMI vient s'asseoir à ses côtés.*

JOURNALISTE 1. (*apparaissant sur l'écran*) — Mesdames et messieurs, en direct depuis la Clinique Privée de Montevideo, voici en bref les dernières informations concernant l'état de santé de Monsieur de Loyola. Comme vous le savez, Monsieur de Loyola est ce riche industriel dont la société, *Loyola & Co*, avait été rachetée il y a quelques semaines par *America first* au terme d'une bataille boursière sans pitié. On se rappelle qu'Ignacio de Loyola avait alors été victime d'un infarctus foudroyant. Transporté d'urgence dans la clinique où nous nous trouvons actuellement, Monsieur de Loyola avait entamé une convalescence sans histoire lorsqu'un matin, il y a un peu plus d'une semaine, au cours d'une séance de musculation dans une salle de sport de l'hôpital, il a de nouveau été terrassé par un malaise cardiaque. Il semble, d'après les confidences d'un chirurgien, qu'il ait subi une greffe du cœur en catastrophe. En tout cas, voilà huit jours qu'il est en salle de réanimation. Son état est très alarmant; l'homme d'affaires est toujours entre la vie et la mort. Le diagnostic est réservé. La télévision nationale de la République orientale d'Uruguay, à vous l'antenne.

INFIRMIER. (à l'ami) — Au fait, vous êtes au courant qu'il s'est converti pendant sa convalescence ?

AMI. (feignant l'ignorance) — Qui ça, Loyola ? Il a toujours été chrétien, non ?

INFIRMIER. — Oui, mais on raconte qu'il traverse une espèce de crise mystique. Il passe ses journées à lire la Bible. Il prie sept heures par jour. Cigarette ? (*Il propose une cigarette à l'ami.*)

AMI. — Merci, non. Je ne fume pas. Par contre, il fait un froid de canard, par ici. Ils ne chauffent pas dans les hôpitaux ?

INFIRMIER. — C'est la clim', qui doit être en panne.

L'ami s'assoit commence à lire un livre en silence.

INFIRMIER. — Et si c'était vrai ?

AMI. — Quoi donc ?

INFIRMIER. — Je veux dire : s'il s'était vraiment converti ? Parfois il passait des nuits entières à rêver et à regarder le ciel et les étoiles depuis sa chambre.

AMI. — Qui sait ? Il devient humain ?

INFIRMIER. — Difficile à croire. Ce gars est né dans le luxe, l'insolence et la bataille. Il n'a jamais connu les *favellas*, il a toujours eu tout ce qu'il voulait. Et puis, c'est le genre de type à n'être jamais satisfait de son sort. Une bête de compétition. Il lui en faut toujours davantage, vous comprenez ? Toujours plus ! Comment voulez-vous qu'il se convertisse à autre chose qu'à son porte-feuille ? C'est comme si vous me disiez qu'il croit aux anges !

AMI. — Bah, vous savez, les anges, ce ne sont peut-être pas des adolescents avec de grandes ailes dans le dos. Je suis sûr qu'ils nous ressemblent.

INFIRMIER. — Dans la bataille avec les Américains, Loyola n'a pas hésité une seconde à sacrifier tous les salariés de son entreprise. Plusieurs milliers de personnes ! C'est un monstre d'orgueil, de cynisme, voilà tout.

Le téléphone portable de l'infirmier se met à sonner.

INFIRMIER. — Allô ? Oui ?... Parfait ! J'arrive !

AMI. — Des nouvelles ?

INFIRMIER. — (*prenant précipitamment ses affaires*) Il paraît qu'il est en train de sortir de la salle de réa'. D'après les chirurgiens, il a des chances raisonnables de s'en tirer. Faut pas rater ça !

Il quitte la scène en courant.

AMI. (au public) — Il en a de la chance, vous ne trouvez pas ? Le voilà tout joyeux, alors qu'il y a une seconde il était transi d'anxiété. Nous autres, les anges, nous prenons les choses avec plus de recul, de hauteur si vous voulez. Nous ne naissons pas, et nous ne souffrons pas de la même manière que vous. Cela ne veut pas dire que nous ne souffrons pas *avec vous*. D'ailleurs, le bon Dieu lui-même souffre et se réjouit avec nous tous. Mais bon, c'est un peu différent.

SCÈNE III. — *Pendant le changement de décor, un nouveau flash télévisé est diffusé sur l'écran.* JOURNALISTE ; LUIS.

JOURNALISTE. (parlant sur le bord d'une route) — Mesdames et messieurs, quelques nouvelles de ce qui, il faut bien le dire, est devenu la saga de cet hiver, ici, à Montevideo. Je veux parler, vous l'aurez deviné, de Monsieur de Loyola. Comme nous vous l'annoncions il y a quelques jours, Monsieur de Loyola a finalement quitté l'hôpital où il achevait sa convalescence. Contre l'avis de sa famille. J'ai pu croiser son frère, Luis Garcia, négociant en pétrole à Montevideo qui, je crois, a tenté tout ce qui était en son pouvoir pour dissuader son frère de s'enfuir. Monsieur Garcia de Loyola, où se trouve votre frère actuellement ?

LUIS. — Eh bien, je dois vous avouer que je ne le sais pas ! C'est triste à dire, mais Ignace de Loyola a disparu.

JOURNALISTE. — Quand l'avez-vous rencontré pour la dernière fois ?

LUIS. — À la clinique. Il parlait alors de faire un pèlerinage en Terre Sainte, à pieds.

JOURNALISTE. — Croyez-vous qu'il ait mis son projet à exécution ?

LUIS. — Tel que je le connais, il en est capable. Ce qui m'inquiète, c'est qu'il est parti sans argent, tous ses comptes bancaires ayant été saisis après l'affaire de l'O.P.A. Il n'avait pas de tente, ni même de sac de couchage...

JOURNALISTE. — Voilà, mesdames et messieurs, comme vous pouvez le constater, tout n'est pas clair dans cette affaire. Mais ceux qui nous sont fidèles savent que nous allons tout entreprendre pour faire toute la lumière sur la destinée d'un homme qui, pendant plusieurs années, a fait la une de la *press people* de notre pays. J'espère donc pouvoir vous en dire davantage lors de notre prochain *flash* télévisé.

Tableau 4.

SCÈNE I. — *Une file d'attente devant un tréteau sur lequel fument deux ou trois marmites. Derrière, un BÉNÉVOLE qui sert à manger à un SANS-ABRI à qui il remet un bol de soupe, du pain, un fruit. LOYOLA est dans la file, tenant un plateau vide comme ses voisins. Derrière lui se trouve L'AMI. Loyola est vêtu de haillons. Il a des cheveux longs et sales, et une barbe abondante.*

SANS-ABRI. 1 (au bénévole) — Alors, ça vient ? On a faim, nous !

BÉNÉVOLE. — Oui, oui, j'arrive.

Vient le tour de Loyola.

BÉNÉVOLE. — Bonsoir monsieur. Un peu de soupe ? Ça va vous réchauffer...

LOYOLA. — Bonsoir. Bien volontiers. Il fait un froid à ne pas mettre un chien dehors!

Une fois servis, Loyola et l'ami vont s'asseoir sur un banc, et commencent à manger.

LOYOLA. — Pas fameuse, cette soupe.

AMI. — Tiens, j'ai un peu de sel.

LOYOLA. — Heureusement que tu es là. *Gracias.*

AMI. — Tu tiens toujours ton journal de bord ?

LOYOLA. — Oui, pourquoi ?

AMI. — Ça te sert à quoi ?

LOYOLA. — J'essaie de noter fidèlement tout ce qui m'arrive d'important. Ce qui me rend joyeux. Ce qui me rend triste.

AMI. — Le goût de la soupe, par exemple ?

LOYOLA. — Pourquoi pas ? J'essaie de repérer pourquoi il m'arrive d'être triste par exemple. Tu sais, je me sens un peu comme une rivière. Jusqu'à présent, je ne faisais attention qu'à la surface. Des clapotis, des vagues, le vol d'une libellule. Depuis que je suis parti en pèlerinage, je m'intéresse à ce qui se passe en moi-même plus en profondeur.

AMI. — Et que se passe-t-il en profondeur ?

LOYOLA. — Au début, j'avais l'impression qu'il ne se passait rien, tu comprends. C'est-à-dire que le fond de la rivière était traversé par un même courant identique, allant toujours dans le même sens. Et puis, en prêtant davantage attention, je me suis rendu compte que le courant de fond ne va pas forcément dans le sens de ce qu'on voit à la surface.

AMI. (souriant) — Ah oui ?

LOYOLA. — Mais pour distinguer ce qui se passe au fond, il faut du temps. De la patience. Du silence aussi. Il faut attendre que les alluvions se soient reposés de l'agitation qui règne en surface, pour que l'eau devienne moins trouble...

Le sans-abri se retire, un litron à la main, pendant que le bénévole range ses affaires et disparaît. Une fois seuls, l'ami sort une petite bougie qu'il allume par terre. Loyola et lui s'assoient autour de la bougie.

LOYOLA. (sortant sa Bible) — Sur quel texte vais-je prier, cette fois ?

AMI. — Je ne sais pas. Tiens, prends la suite de la visite des Rois mages... dans l'Evangile de Saint Matthieu par exemple.

LOYOLA. (cherchant le passage) — Pourquoi pas.

AMI. — Cette fois, nous allons voir agir un autre Roi, qui n'est ni Jésus, ni les rois mages. C'est Hérode. Il a peur, il est jaloux de ce nouveau-né sans défense.

LOYOLA. — Ah bon ? C'est incroyable : c'est un nourrisson de rien du tout. Comment pourrait-il représenter une menace ? D'un côté une armée de mercenaires, de l'autre des... des brindilles de paille piquées dans les langes d'un nouveau-né...

AMI. — Justement, Celui que nous appelons Dieu ne nous menace jamais. C'est nous qui nous imaginons qu'il est un danger pour nous. Tu vas voir comment vont se comporter les chevaliers, cette fois-ci... (La scène est progressivement envahie par l'obscurité) La nuit gagne... Qui sont ces chevaliers ? Oh, des hommes ordinaires. Des

pères de famille. Des employés de bureaux... le fils d'un boulanger... Ils ont reçu ordre de tuer tous les nouveaux-nés. Les vois-tu ? (angoissée) Au signal, ils se ruent dans les villages, l'arme au poing. Ils se jettent à trois ou quatre sur une pauvre femme qui tente de protéger son enfant. Ils tuent le petit dans le sang de sa mère... Dans les halls administratifs, les préaux des écoles, sur les terrasses des cafés... Là-bas, je les vois !... Leur fureur est terrible ! Ces hommes ordinaires se transforment en dragons... La plainte des mères inconsolables s'élève de partout... Là, j'aperçois, une femme enceinte qui accouche. Ils n'oseront pas... Ah! Ils ne l'épargnent pas, les sauvages ! Avant même que la vie ait pu naître, ce Roi barbare veut l'anéantir !

La scène est plongée dans l'obscurité (seule la bougie reste allumée). Chant de Taizé
« De noche iremos de noche. Que para encontrar la fuente. Sólo la fe nos alumbra. Sólo la fe nos alumbra ».

SCÈNE II.— *Quand la lumière revient, LOYOLA est assis en tailleur, à côté de l'ENNEMI. Celui-ci prépare un rail de drogue, l'aspire avec le nez. Tout autour d'eux se trouvent accrochés au mur des portraits de Loyola, découpés dans les journaux, des miroirs, des articles de presse, le symbole d'une feuille de hashish, d'un groupe de punks... Loyola est habillé en guenilles noires, dans le style « gothique », et porte des cheveux de plus en plus longs et sales, une barbe de plusieurs jours mal entretenue.*

ENNEMI. — T'en veux ? C'est de la bonne !

LOYOLA. (imitant le ton vulgaire de l'Ennemi, mais d'une manière qui trahit son incertitude) — Non ! J'ai dit que je ne voulais plus me droguer.

ENNEMI. (hilare) — Eh *huevon*, tu t'es regardé ?

LOYOLA. (se regardant dans le miroir) — J'ai soif...

ENNEMI. — On dirait que tu as vieilli de dix ans ! Normal : tu bois plus d'alcool, tu manges plus rien. Plus de shit, plus de filles ! Tu te lèves la nuit pour lire des conneries. Pour prier ! Pfff.

LOYOLA. (méprisant) — Et alors ?

ENNEMI. (même jeu) — Tu crois que tu vas tenir longtemps comme ça ? Hein ? Tu crois que tu vas tenir les soixante-dix ans que tu dois vivre ?

LOYOLA. — Juste avant d'être assassiné, Gandhi a fait un jeûne. Pour demander l'arrêt des massacres entre hindous et musulmans. Il a failli mourir, mais les combats ont cessé.

ENNEMI.— Et toi ? Pourquoi tu jeûnes, hein ? Ça sert à quoi de te donner autant de mal ? Tout le monde s'en fout !

LOYOLA. (renfrogné) — Je ne sais pas.

ENNEMI. — En tout cas, vu ta mine, tu passeras pas l'hiver.

LOYOLA. — Et toi, tu peux rallonger ma vie seulement d'une heure supplémentaire, peut-être ?

ENNEMI. — Oh, te fâche pas ! Moi, tu sais, je dis ça, je ne dis rien... (Sur un ton soudain très doux) Très bien. Eh bien, puisque tu veux jouer au héros, continue. Mais fais-le pour de vrai ! Le Christ a jeûné quarante jours au désert. Saint François d'Assise aussi. Tu t'en souviens ? (Acquiescement de Loyola) Toi, ça fait à peine trois jours que tu t'abtiens de manger. Et encore, je t'ai vu, hier, tu bois de l'eau.

LOYOLA. — Et alors ?

ENNEMI. — Bon, si j'ai bien compris, tu as tout abandonné pour ce Jésus, exact ?

LOYOLA. (hésitant) — Heu, oui...

ENNEMI. — Alors, maintenant, si tu veux qu'il accepte ton offrande, si tu veux qu'il dise oui à *ton* foutu sacrifice, il faut te sacrifier *jusqu'au bout*. Tu *dois* morfler pour de *vrai*. Tout arrêter ! Même l'eau.

LOYOLA. — Tu crois ?

ENNEMI. — Tu n'as pas lu que Dieu vomit les tièdes ? Toi qui potasses *ta* Bible jour et nuit ?

LOYOLA (désespéré) — Tu sais, je crois que j'en ai pas la force. J'ai trop soif. J'ai mal au ventre ! Sûrement de la fièvre... (S'approchant du bord de la scène) Je crois que je... vais me tuer, c'est plus simple.

ENNEMI. (une fois la surprise passée) — T'as raison, vas-y. Sois courageux pour une fois. *Vraiment* courageux. Prends ton manteau, sors de dessous ce pont insalubre, et paye-toi un métro... ou un tram...

LOYOLA. (Se retournant vers l'Ennemi) — Sous le pont, c'est sec...Dehors... Il pleut...

ENNEMI. (ironique) — Frileux peut-être ? Tu crois peut-être que quelqu'un va te regretter ? *Personne*, mon vieux. Il n'y a plus personne qui compte sur toi. Tu es seul au monde. Finis-en.

LOYOLA. — J'aimais la vie, moi.

ENNEMI. (pendant qu'il tire le miroir qu'il replace en face de Loyola)— Autrefois, imbécile ! A quoi ressemble-t-elle, cette vie que tu mènes maintenant, hein ? Elle est pourrie ! Depuis ton accident, tu es un mort en sursis, non ? En plus, tu vis avec le cœur d'un autre. C'est la vie d'un *autre* qui te fait avancer, *pas la tienne*. Tu te rends compte ? Ton *business*, *Loyola & Co*, n'existe plus. Tu as été abandonné par ta famille. Les sans-abris du coin te rejettent parce que tu n'es pas des leurs. T'as bien vu, l'autre jour ? Le pauvre à qui tu avais donné tes vêtements ? Voilà à quoi ça sert d'être généreux !

LOYOLA. (honteux) — C'est vrai. La police l'a attrapé et jeté au trou. Ils ont cru qu'il m'avait volé mon costume.

ENNEMI. — Et en plus, toi le Saint François des temps modernes, tu t'es mis à chialer, comme un môme ! C'est indigne, ça, vieux. Le comble du ridicule ! Regarde-toi ! (Il lui montre son reflet dans le miroir)

LOYOLA. (frissonnant) — J'ai froid...

ENNEMI. (*calme et froid*) — Tu es nul. Sincèrement. Avant, tu mangeais sur des nappes en soie. Aujourd'hui ? Du papier à journal tout froissé ! Ton festin ? Une conserve de maquereaux périmés par-ci, un sandwich rassis par-là. Tu es répugnant ! Et quand l'aumône ne suffit pas, tu disputes ta bouffe avec les rats... Ce sac de couchage qu'on t'a donné ! Il est plein de puces, tu devrais le jeter !

LOYOLA. — Sûrement pas ! C'est tout ce qu'il me reste pour dormir. Je le laverai demain à l'eau claire d'une rivière.

ENNEMI. (avec commisération) — Mais il n'y a plus de rivières aux eaux claires de nos jours, mon cher ! Fini le gazouilli des oiseaux ! Tout est pollué. Le monde est sale, pourri, luxuriant et noir... C'est... (*soupir*) abject ! Sois lucide : la vie, ta propre vie, c'est de la merde. Pour une fois, accomplis un geste qui soit beau, noble, digne du chevalier que tu rêvais de devenir. Tire la chasse d'eau une bonne fois pour toutes !

LOYOLA. (hésitant) — Les chevaliers, je les ai vus, ils sèment la mort parmi les gosses...

ENNEMI. — Tiens, j'ai une triple de dose de blanche. Tu avales tout d'un coup. Overdose. Fin du spectacle !

LOYOLA. (tombant à genoux) — Mon Dieu ! (Silence) Je ferais mieux d'en parler à quelqu'un avant de faire une énorme connerie.

ENNEMI. — À qui veux-tu en causer ?

LOYOLA. — À un ami. Il est de bon conseil.

ENNEMI. — Ridicule. Monsieur a besoin qu'on lui tienne la main peut-être ?

LOYOLA. (méfiant, après un silence) — *Eso pues...* Il n'y a aucun piège dans ce que tu me dis ?

ENNEMI. (feignant d'être outragé) — Piège ? Pourquoi ? Tu me connais !

LOYOLA. (furieux) — Alors, pourquoi tu veux pas que j'en parle à un autre ? Pourquoi veux-tu me faire crever ? Hein ? Salaud !

ENNEMI. — Moi ? Tu rigoles ! C'est *toi* qui veux mourir. Tu n'aspirez qu'à ça depuis le début. T'as coulé ta boîte exprès, tu t'es séparé de ton frère volontairement, t'as donné tout ce qu'il te restait... Je t'ai forcé peut-être ?

LOYOLA. — Va-t'en.

ENNEMI. — Comme tu voudras. Je te laisse la poudre. (Il se retire côté cour) Tu vois, sans rancune, hein ? Si t'as besoin de m'appeler, n'hésite surtout pas : tu sais que tu peux compter sur moi. Tu peux me joindre quand tu veux sur mon portable...

Silence. Loyola reste prostré devant son propre reflet dans le miroir. Hébété.

SCÈNE II. — *On entend souffler le vent. Côté jardin survient l'ami qui, d'un geste vif, fait tomber le miroir.*

AMI. — Allons, réveille-toi grand frère ! (Il l'aide à se remettre debout) Tu vauds mieux qu'un reflet dans un miroir, va ! Allez, viens, je t'ai préparé un café. Ça va te requinquer.

Silence. Il lui apporte un café préparé sur un réchaud de fortune. Loyola reste immobile, prostré.

AMI. (au bout d'un long silence, en colère) — Laisse-moi te poser une question. Une seule ! (Silence) La vie vaut-elle la peine d'être vécue, oui ou non ?

LOYOLA (après un silence) — Je sais pas.

AMI. — Tu vas t'en tirer !

LOYOLA (le regardant) — Tu crois ?

AMI. — Sûr !

LOYOLA. — J'ai la trouille, tu sais.

AMI. — Fais-moi confiance. (Loyola soupire) *Moi, j'ai foi en toi.* Nous nous battons ensemble!

Après un nouveau silence, Loyola découvre qu'il tient un mug de café dans la main, et se met à boire.

LOYOLA (entre deux gorgées de café) — Dis, tu crois que j'ai eu tort de pleurer ?

AMI. — Quand ?

LOYOLA. — Avec le pauvre que la police soupçonnait de m'avoir volé ma chemise et ma cravate. C'était pas une faiblesse, dis ?

AMI (souriant) — Grand frère, voyons... C'est que tu te laisses toucher, c'est tout. Au lieu de te blinder derrière ton armure, comme tu le faisais auparavant, tu consens à être fragile. Tu deviens vulnérable...

LOYOLA (mimant ce qu'il dit) — Tu sais, je voudrais pouvoir m'asseoir à une table, m'ouvrir ce foutu crâne, déposer mon cerveau, et l'examiner tout à loisir. Une bonne fois. Pour comprendre ce qui cloche là-dedans.

AMI. (riant) — Non, Ignacio. Tu ne peux pas : c'est impossible. Soit tu es dedans, soit tu es dehors. Mais tu ne peux pas être *à la fois* dedans et dehors.

LOYOLA. — Alors pourquoi choisir d'être dedans ?

AMI. — Parce que sinon tu ne recevras pas la vie. Comment peut-elle t'être donnée si tu refuses de vivre ?

LOYOLA. — Je ne te comprends pas.

AMI. — Comment rire si tu refuses de courir le risque de pleurer ? Comment vivre aujourd'hui si tu refuses de pouvoir mourir un jour ?

LOYOLA. (baillant) — J'ai passé une nuit horrible...

AMI. — Que t'est-il arrivé ?

LOYOLA. — Tu sais, j'ai dormi dans ce petit maset abandonné en pierres sèches, à l'orée de la forêt, juste avant l'entrée du village. Je m'étais emmitoufflé dans mon sac de couchage... J'allais m'endormir quand je me suis rappelé quelque chose...

AMI. — Quoi ?

LOYOLA. — La veille — tu t'en souviens ? — je m'étais confessé auprès d'un missionnaire, un Français.

AMI. (souriant) — Le Père Channon ? Oui, je m'en souviens bien.

LOYOLA. — Cette nuit, je me suis dit que j'avais peut-être oublié certains détails...

AMI. — Des détails ? À quel propos ?

LOYOLA. — *Dios mio*, au sujet de ce que j'ai fait quand j'étais encore le patron de *Loyola & Co...*

AMI. — Mais le bon Dieu n'est pas un inspecteur de police ! Il n'a pas besoin de faire une enquête à ton sujet, voyons.

LOYOLA. — Je devais lui en parler.

AMI. — Channon n'est pas non plus un voyeur ! Et le cœur du Bon Dieu est plus grand que le tien !

LOYOLA. — Impossible de m'endormir. À l'aube, je suis retourné voir le Français pour lui fournir des explications. J'étais tellement épuisé ; j'avançais au radar. Évidemment...

AMI. — Il t'a sermonné !

LOYOLA. (prenant le ton de Channon) — Je venais le réveiller pour des broutilles ; j'étais complètement obsessionnel ; il avait déjà entendu quinze fois mon histoire, et n'avait aucune envie de l'entendre une seizième ; je ferais bien de me payer une psychanalyse — lacanienne de préférence...

AMI. (riant) — Et quelle impression tout cela te laisse-t-il aujourd'hui ?

LOYOLA. (réfléchissant) — Un goût de fiel, je crois. Un goût âcre et salé.

AMI. — Alors tu devrais reconnaître la griffe de celui qui est derrière tout ça.

LOYOLA. — Ah bon ?

AMI. (*soupirant*) — Tout ça ne vise qu'à une seule chose : t'épuiser. User ta patience. Jusqu'à ce que tu craques, et que tu renonces à ton projet de pèlerinage.

LOYOLA. — Tu crois ?

AMI. — La prochaine fois, tourne-toi vers le Galiléen. Présente-lui tes scrupules, et supplie-le de te décharger de ce fardeau...

LOYOLA. — Et où est-il, Dieu, que je lui donne tout ce qui me pèse sur les épaules ?

AMI. — Tu es comme un alpaga égaré, très loin dans la Cordillère des Andes, Ignace. Le Bon Dieu est prêt à te prendre sur ses épaules... Le difficile, c'est qu'il ne le fera pas contre ton gré. Il faut que tu consentes à te laisser approcher et soulever...

LOYOLA. — Mais si je me laisse faire, ce n'est plus moi qui contrôle la direction !

AMI. — C'est pour cela que ce qui est le plus simple devient le plus difficile. Te laisser faire.

SCÈNE II. — *Pendant le changement de décor, nouvelle émission télévisée.*

JOURNALISTE. (*dans le désert, les cheveux en désordre, des lunettes de soleil sur le nez, visiblement épuisé. Il parle dans un micro mais la friture rend son discours difficilement audible*) — Mesdames et messieurs, inutile de vous dire que l'enquête que nous vous avons promise au sujet de Monsieur de Loyola devient de plus en plus difficile. Comme vous le savez, l'ancien homme d'affaires était parvenu, il y a quelques mois, à s'embarquer clandestinement sur un grand transporteur au-delà de l'Atlantique pour parvenir jusqu'en Europe. De là nous avons mis plusieurs semaines avant de retrouver sa trace, mais grâce au courage de nos envoyés spéciaux, Monsieur de Loyola a finalement pu être repéré en Israël. À partir de ce moment, les différentes informations que j'ai pu collecter ne semblent pas concordantes. Le plus vraisemblable est néanmoins que Monsieur de Loyola se soit rendu dans un camp de réfugiés palestiniens proche de Bethléem. D'aucuns disent dans le but de s'y installer définitivement au service des réfugiés. D'autres, pour y mener une vie d'ermite, on ne sait trop. Mais je crois que la thèse selon laquelle il aurait été enrôlé par le Hamas est désormais à rejeter. Quant à vous dire où il se trouve à l'heure où je vous parle, j'en suis malheureusement bien incapable ! Mais nous poursuivons nos recherches avec toute l'assiduité et l'objectivité dont vous savez que notre chaîne a toujours su faire preuve. À vous l'antenne !

Tableau 5.

SCÈNE I. — *Un bureau. Le Père RODRIGUEZ en clergy-man et col romain, le Docteur CIRUELO, en blouse blanche, un POLICIER en uniforme et le MAIRE d'Alcalá en civil, tous assis autour d'une table. Quelques verres d'eau sur la table. Un tableau avec le portrait de Loyola et, en dessous, la reproduction de l'empreinte de son pouce. Plus loin une carte de la ville.*

MAIRE. — Ecoutez, je ne comprends rien à votre histoire ! Je veux qu'on fasse toute la lumière sur cette affaire Loyola !

POLICIER. — Monsieur le maire, je crois pouvoir dire au terme de mon enquête, qu'il s'agit d'un agitateur politique

MAIRE. — Est-il affilié à un parti politique ?

POLICIER. — Non, pas que je sache. Mais depuis qu'il s'est installé dans les faubourgs d'Alcalá, la banlieue est en ébullition.

RODRIGUEZ. — Que voulez-vous dire ?

POLICIER. — Eh bien, il participe notamment à des bibliothèques de rue. Tous les enfants des familles qui squattent les immeubles délabrés de la banlieue nord viennent l'écouter.

MAIRE. — Est-ce qu'il agit seul ?

POLICIER. — Non, il s'est entouré d'une bande de jeunes qui travaillent avec lui. (Il consulte ses notes) Un certain Youssef, une Angelica...

RODRIGUEZ. — Et alors ? Il n'y a rien de répréhensible là-dedans, si ? Que je sache, ce Loyola n'est pas un imam islamiste, c'est un ancien homme d'affaire d'Amérique latine, non ?

POLICIER. — D'après mes renseignements, il a tout de même fait un voyage en Palestine ; il aurait visité des camps de réfugiés palestiniens...

RODRIGUEZ. — Et alors ? Parmi les Palestiniens, il y a des chrétiens, des Melkites, non ?

MAIRE. — Justement, c'est à ce sujet que je vous ai demandé de faire partie de notre cellule de crise, mon Père. Est-ce un *bon* chrétien ?

RODRIGUEZ. (embarrassé) — Un « bon chrétien » ? Je n'en sais rien, moi, Monsieur le maire. Il est baptisé, il a fait sa première communion, il participe à l'Eucharistie tous les jours... Ce n'est déjà plus si courant de nos jours ! En revanche, il n'a jamais étudié sérieusement la doctrine de l'Église.

MAIRE. — C'est tout ce que vous savez sur lui ?

RODRIGUEZ. — J'ai cru comprendre, d'après certaines confidences de mes paroissiennes, qu'il accompagne de nombreuses personnes...

DR. CIRUELO. — Il est directeur de conscience ?

RODRIGUEZ. — Disons qu'il fait de l'accompagnement spirituel. Il écoute les gens, il leur donne des conseils.

MAIRE. — Mais a-t-il des qualifications pour ça ? Des diplômes ?

RODRIGUEZ. — Aucun, à ma connaissance. Il utilise un petit livret...

MAIRE. — J'en ai entendu parler : les *Exercices spirituels* ?

RODRIGUEZ. — Je crois que cela s'appelle comme ça, en effet.

MAIRE. — L'avez-vous lu ?

RODRIGUEZ. — Pas encore, mais je vais m'y mettre.

MAIRE. — Est-ce publié légalement ou bien est-ce que ça circule sous le manteau ?

RODRIGUEZ. — Non, non, il l'a publié tout à fait légalement à compte d'auteur. Évidemment, ce n'est pas un succès de librairie.

POLICIER. — Heureusement. S'il s'agit d'un manifeste politique, il est cuit !

MAIRE. — Et... c'est tout ?

RODRIGUEZ. — Oh non. Il déborde d'activités ! Lui et ses amis sont très actifs. Ils animent des camps avec des jeunes un peu partout dans la campagne.

MAIRE. — Le consulat d'Uruguay s'est-il manifesté ?

POLICIER. — Jusqu'à présent, non. L'ambassade s'en désintéresse complètement. Il faut dire que c'est une espèce de vagabond. Un S.D.F. un peu fantasque...

MAIRE. — Ouais... Tout ça ne plaide guère en sa faveur.

RODRIGUEZ. — De mon point de vue, vous savez, Loyola, c'est une espèce d'illuminé, un charismatique qui prétend avoir rencontré Dieu. Il a des visions... L'une de mes paroissiennes m'a rapporté qu'il affirme à qui veut bien l'entendre qu'il croirait en Dieu même si les Écritures n'existaient pas.

DR. CIRUELO. — Mmh, Ça va loin... Dangereux, ça.

RODRIGUEZ. — De là à dire qu'il peut se passer de l'Église pour vivre sa vie de chrétien, il n'y a qu'un pas, vous comprenez.

MAIRE. — C'est suspect, en effet.

RODRIGUEZ. — Notez bien : il ne franchit jamais ce pas puisque lui et ses amis assistent à la messe tous les jours. Ils se confessent même très régulièrement. Mais tout de même, c'est vrai que l'attitude de Loyola ne peut qu'inciter à la prudence. On ne compte plus le nombre de sectes qui se créent en Espagne, aujourd'hui. Tout le monde se prend pour un gourou. La réincarnation de Franco ou de Machiavel...

MAIRE. — Bien. Et vous, Docteur Ciruelo ?

DR. CIRUELO. — Je crois aussi que ces hommes, Loyola surtout, sont nuisibles. D'abord pour eux-mêmes, pour leur entourage ensuite.

MAIRE. — En quel sens ?

Dr CIRUELO. — Voyez-vous, ils présentent tous les symptômes de la perversion. En termes non techniques, on les qualifierait de sournois, hypocrites... Des loups, sortis de la nuit...

RODRIGUEZ. — Vous en rajoutez !

Dr CIRUELO — Vous avez raison : des renards, plutôt. Comme tous les grands pervers, ils ont une telle force de séduction, qu'ils peuvent manipuler à leur aise les gens qu'ils accompagnent. Entre leurs doigts, le citoyen le plus inoffensif devient une marionnette dangereuse, dont ils tirent les ficelles à leur guise.

RODRIGUEZ. — Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Dr CIRUELO. — Tenez, l'autre jour, j'ai reçu dans mon cabinet le mari d'une femme que Loyola a convaincue de partir en pèlerinage à pied, avec sa fille, à Santiago.

RODRIGUEZ. (surpris) — Et alors ?

Dr CIRUELO. — Le résultat, c'est que mon client — un honnête homme, gentiment névrosé comme nous tous — sombre dans une dépression sévère. Sa femme n'est plus à la maison. Le voilà obligé de se cuire des œufs sur le plat tout seul tous les soirs. De repasser ses chemises, vous vous rendez compte ?

POLICIER. (scandalisé) — On croit rêver !

Dr CIRUELO. — Sa fille, que l'on dit très jolie, est partie avec sa mère. Comme une mendicante, s'il vous plaît : ni l'une ni l'autre n'a les moyens de payer le moindre gîte le long du *camino*.

MAIRE. — Une espèce de *raid*, non ?

Dr CIRUELO. — Mon client craint beaucoup pour sa fille.

POLICIER. — J'ai entendu parler de cette affaire. J'ajouterais que ce mari abandonné n'est pas n'importe qui à Alcalá. (D'un air important) C'est un notable.

MAIRE. — Vous comprenez bien, mon Père, que ce genre d'extravagance ne peut plus durer. Il faut que ça cesse.

SCÈNE II. *Sur l'écran.* JOURNALISTE ; YOUSSEF.

JOURNALISTE. — Mesdames et messieurs, c'est en direct depuis la prison d'Alcalá, en Espagne, que je vous parle. Vous avez été nombreux à nous demander des informations au sujet de Monsieur de Loyola, cet ancien homme d'affaires devenu pèlerin puis vagabond. D'aucuns le disaient mort, eh bien, non ! Je puis vous assurer à présent que notre concitoyen est bien vivant. La meilleure preuve est qu'il a été côtoyé, dans cette prison même, par monsieur Youssef Ben Soussan, que voici.

YOUSSEF. (en tenue rayée) — Bonjour.

JOURNALISTE. — Bonjour Monsieur Ben Soussan. Alors, que pouvez-vous nous dire à l'heure qu'il est ?

YOUSSEF. — À l'heure qu'il est, je ne peux pas vous dire où se trouve Ignace. Tout ce que je sais, c'est que nous avons partagé la même cellule pendant plus d'un mois.

JOURNALISTE. — Cela signifie bel et bien, chers téléspectateurs, que notre Loyola a été incarcéré ici même, en Espagne. Que s'est-il donc passé ?

YOUSSEF. — *Ouallaye* ! La routine, m'sieur. La police nous a poursuivis au quartier, en nous promettant de nous passer au kärcher ou au grille-pain si elle réussissait à nous attraper. Alors, vous pensez bien qu'on a couru. Finalement, on s'est réfugié chez Ignace.

JOURNALISTE. — Pourquoi chez lui ?

YOUSSEF. — *Bismallah*, c'est l'ami de tout le monde, ici. Tout le monde le respecte. Les Viets, les Blacks, les Beurs. On est tous ses potes.

JOURNALISTE. — Et que s'est-il passé ?

YOUSSEF. — On n'a pas cru que la police entrerait dans son local. On a tous été embarqués avec lui.

JOURNALISTE. — Que lui reprochait-on ?

YOUSSEF. — J'ai jamais compris. Lui disait que les chrétiens l'accusent de vouloir court-circuiter les passerelles entre lui et Dieu. Mais j'ai jamais pigé ce que ça voulait dire !

JOURNALISTE. — Et aujourd'hui, où peut-il bien être ?

YOUSSEF. — Ce qui s'est passé, la semaine dernière, c'est qu'il y a eu une erreur chez les plantons. Ils sont tous partis en pause en même temps, en oubliant de fermer une grille. Du coup, on en a profité pour s'évader. Tout le monde, sauf lui !

JOURNALISTE. — Sauf lui, tiens, tiens...

YOUSSEF. — Oui, il disait qu'il fallait attendre que le droit se réconcilie avec la justice, ou un truc dans le genre. Moi, vous savez...

JOURNALISTE. — Mais alors il est toujours détenu dans cette prison ?

YOUSSEF. — Ah non ! Nous avons tous été rattrapés et réincarcérés, sauf lui : il a été libéré pour bonne conduite !

JOURNALISTE. — Et vous n'avez pas la moindre idée de l'endroit où il pourrait être ?

YOUSSEF. — Tout ce que je sais, c'est qu'il n'a pas l'intention de rester à Alcalá, et qu'il nous parlait de reprendre les études. Nous, ça nous faisait marrer, parce qu'à son âge... Alors on le chambrait sous la douche. Et puis, une fois, il a dit qu'il voulait étudier en France. À Paris, je crois.

JOURNALISTE. — Eh bien, voilà. Vous voyez, mesdames et messieurs, le mystère Loyola devient de plus en plus obscur au fur et à mesure qu'on s'en approche. J'espère pouvoir être en mesure de vous donner des informations plus précises lors de notre prochaine édition. En direct depuis la prison d'Alcalá, à vous l'antenne.

Tableau 6.

SCÈNE I. — *Une chambre. Un lit, un tableau noir côté jardin. Une table et quelques ouvrages mal rangés. Peter (prononcé à l'allemande) est au tableau, la craie à la main. FRANCIS est assis à la table, et prend en note ce qu'explique PETER. L'AMI est assis sur le lit, les jambes croisées, et prend également des notes. Au fond, une table de chevet avec, posé dessus, un ordinateur. Entre LOYOLA, épuisé et boiteux et trempé, par le côté cour.*

PETER. (avec un fort accent allemand) — Ah, te voilà enfin, Loyola ! Tu as raté la moitié de la leçon.

LOYOLA. — Excuse-moi, Peter. J'ai eu des contre-temps.

FRANCIS — Qu'as-tu fait de ta journée ?

LOYOLA. (souriant) — Je reviens de l'hôpital qui est à l'angle.

PETER. — Normal que tu rates la moitié de tes cours, Iñigo ; tu passes tes journées dans les dispensaires et les hôpitaux de Paris.

LOYOLA. — Ils manquent cruellement d'aide-soignants et d'infirmières... Surtout dans les services de soins palliatifs. Alors, j'essaie de rendre service... Où en était ce cours d'histoire, au fait ?

FRANCIS. — Nous en étions à la Renaissance. (Consultant sa montre) Zut, il faut que j'y aille.

PETER — Où donc ?

FRANCIS — Passer à la boîte aux lettres voir si nous avons reçu du courrier. Comme l'ascenseur de l'immeuble est en panne, ça prend du temps... Descendre, remonter...

LOYOLA. — Tu fais bien.

FRANCIS (s'éclipsant côté cour) — *I shall be back in a couple of minutes. See you !*

PETER — Bien, je vais en profiter pour t'expliquer ce que nous avons vu avec Francis en ton absence.

LOYOLA. — Dis-moi, tu ne préfères pas que je révise un peu mes leçons tout seul ?

PETER — Comme tu voudras, Iñigo. Dans ce cas, je vais aller faire quelques courses. Nous n'avons plus rien au réfrigérateur pour ce soir. À tout de suite ! (Il prend un manteau et sort côté cour.)

SCÈNE II.— LOYOLA, resté seul avec l'AMI, sort silencieusement un cahier, qu'il se met à relire. L'ami se penche pour lire avec lui par-dessus son épaule. Arrive l'ENNEMI depuis les gradins où se trouve le public. Il porte des petites lunettes ovales, une écharpe et une perruque qui ressemble aux cheveux de l'ami.

ENNEMI (imitant la voix de l'ami) — Bonjour grand frère !

L'ami sursaute et s'en va côté jardin.

LOYOLA (après un temps, mais sans lever la tête) — Bonsoir petit frère. Tu es encore là, toi ? Mais tu es partout !

ENNEMI (même voix) — Je traverse le cœur de chacun.

LOYOLA. — Merci de venir me soutenir... Dis donc tu as la voix enrouée ce soir.

ENNEMI. — Hem, c'est à cause de ce temps parisien maussade. On attrape froid sans même s'en rendre compte. (Dans une attitude de grande humilité) Iñigo, je voulais te dire mon admiration.

LOYOLA. (surpris, mais ne relevant toujours pas la tête) — Quoi ?

ENNEMI. (presque timide) — Tu es quelqu'un de bien, Iñigo. Je trouve ton courage remarquable.

LOYOLA. (même jeu) — Mon courage, mon courage, tu en rajoutes...

ENNEMI. (même jeu) — Non, non. Sincèrement. Tu passes des journées entières à soigner des souffrants, au péril de ta propre vie. Tu a repris les études comme un écolier. Tu vis en colocation avec Francis et Peter... Ça n'a rien d'évident.

LOYOLA (suspçonneux) — Où veux-tu en venir ?

ENNEMI. — Tout le monde n'est pas capable d'en faire autant, tu comprends ? Il faut que tu sois conscient de ta valeur...

LOYOLA. (relevant brusquement la tête) — Perfide ! Retire ta perruque, je t'ai reconnu, va !

ENNEMI. (hilare, retirant sa perruque, avec sa voix naturelle) — Excuse-moi, c'était pour plaisanter.

LOYOLA. — Si tu me distilles toutes ces flagorneries pour que j'attrape la grosse tête, c'est peine perdue. Et maintenant, va-t-en, je bosse !

Loyola se plonge à nouveau dans sa lecture. L'ennemi s'assoit sur le lit et déplie un journal.

ENNEMI. — Je peux ? (Aucune réponse de Loyola) Après tout, je suis chez toi. Je ne veux pas m'imposer.

LOYOLA. — Je te connais suffisamment : tu entres chez moi par la fenêtre, mais c'est pour ressortir par la porte d'entrée. Et entre-temps, ce qui était chez moi est devenu chez toi.

Silence. Tous deux lisent.

ENNEMI — Dis donc, j'ai entendu dire que tu voulais devenir curé ?

LOYOLA. — Non.

ENNEMI. — Vous voulez devenir moines ?

LOYOLA. — Je ne sais pas très bien. Je ne crois pas. Nous voulons rester enfouis dans la cité. Être des veilleurs...

ENNEMI. — Des veilleurs ?

LOYOLA. — Le monde est devenu un immense village planétaire ! Il faut des veilleurs qui attendent les premiers signes de l'aube dans la nuit.

ENNEMI. — Quel genre de signes ?

LOYOLA. — Je ne sais pas. C'est ça qui rend notre vocation difficile. Mais il y a des points d'attention : la santé de notre planète, la bioéthique, l'explosion d'internet, la gestion de l'eau potable...

ENNEMI. — Concrètement, Ignace !

LOYOLA. — Pour l'instant, plusieurs d'entre nous voudraient partir à Jérusalem...

ENNEMI. — Encore ? Tu t'y es déjà cassé le nez une fois. Ça ne te suffit pas ?

LOYOLA. — Cette fois, c'est du sérieux. Nous irions fonder une école populaire là-bas. Ouverte à tous : juifs, musulmans et chrétiens. Le seul moyen de les réconcilier par-delà le mur de sang et de haine, c'est de faire asseoir leurs enfants sur les bancs de la même école. À ceux qui le souhaitent, nous proposerions les *Exercices*...

ENNEMI (faisant la moue) — Dis-moi, tes amis d'Alcalá, que sont-ils devenus ?

LOYOLA. — Oh, diverses choses. En fait, ils devaient tous me rejoindre à Paris, mais cela n'a pas été possible. Le bon Youssef est entré dans une école coranique. Angelica est partie en Inde, travailler dans le dispensaire de Mère Teresa...

ENNEMI — Tu vois ? Aucun ne t'a suivi. (En aparté) Faut dire : on les comprend. (À Loyola) Et Peter et Francis, tu les crois plus sûrs parce que vous jouez au trio intello ?

LOYOLA. — Je ne sais pas. Ils ont fait les *Exercices*. Je crois qu'ils suivent le Christ désormais, pas moi. Moi, je ne suis qu'un intermédiaire.

On entend le bruit d'une clef dans une serrure.

ENNEMI. — Je me sauve ! (Il court vers le côté jardin.) Réfléchis à ce que je t'ai dit, Ignacio. La vie est courte ; et elle ne se trouve *pas* dans les livres !

LOYOLA (désabusé) — Heu, par ici, c'est la fenêtre !

SCÈNE III. — *Entre FRANCIS.*

FRANCIS. — Pas de courrier, à part de la pub insignifiante. Ouh là, ça sent le bouc par ici. Je vais aérer. (Il ouvre une fenêtre sur le côté). C'est toi qui a préparé le repas pour ce soir ?

LOYOLA. — Oh, j'avais complètement oublié !

FRANCIS. — Bravo ! Tu penses à quoi Ignace ? Faut atterrir de temps en temps !

LOYOLA. — Excuse-moi, je vais faire cuire des pâtes tout de suite. (Il sort)

FRANCIS. — Et la prière, tu l'as préparée au moins ?

VOIS DE LOYOLA. — Oui, oui, ça, je n'ai pas oublié.

FRANCIS. — Attends, je vais t'aider, sinon tu es capable de faire exploser le four à micro-ondes ! (il sort)

Entre l'Ennemi, un cahier d'écolier à la main. L'Ami entre à son tour.

AMI. — Que lis-tu ?

ENNEMI. — Oh, rien.

AMI (lui arrachant le carnet avec autorité) — Fais voir !

ENNEMI. — C'est le journal de bord d'Ignace.

AMI. — Tu n'as pas le droit de lire son journal. C'est confidentiel, voyons !

ENNEMI — Tu sais ce que j'ai lu ? Il raconte ses prières... Il supplie le Seigneur de lui inspirer une « humilité amoureuse » ... (un sourire sarcastique aux lèvres) *Humildad amorosa*, hein ? Ça veut dire quoi ?

AMI. — Tu ne peux pas comprendre sans y avoir goûté toi-même.

ENNEMI (même jeu) — Tiens, figure-toi que ton protégé pleure tout le temps... « Larmes... Ce matin à l'Eucharistie : larmes abondantes... Ce soir, beaucoup de larmes... » Une vraie fontaine, ton Loyola !

AMI. — Quand cesseras-tu de tourner l'humanité en dérision, toi ? Ce sont surtout des pleurs de joie. Parfois des larmes de souffrance. Il est devenu sensible. Très sensible. vulnérable. Vois-tu ? Dieu lui parle un langage que tu ne peux pas comprendre à travers ces larmes...

ENNEMI. — C'est grotesque. Un héros, ça ne pleure pas.

AMI. — Sais-tu quelle différence il y a entre Judas et Pierre ? Au fond, ils ont trahi tous deux. Et Pierre s'est fait traiter de Satan par Jésus. La différence, c'est que Pierre, à la fin, pleure, alors que Judas est allé se pendre. (L'ennemi part, furieux, en emportant le carnet.)

Francis et Loyola entrent à nouveau.

FRANCIS. — Bon, je crois qu'on a échappé au pire.

Arrivent Peter et Jerónimo.

FRANCIS. — Tu tombes à pic, Peter, nous allons commencer la prière. (Voyant Jerónimo) Ah ! Bonsoir, entre !

PETER — J'ai rencontré Jerónimo, qui est prêt à se joindre à nous.

LOYOLA. — Bienvenu, Jerónimo.

Pendant que Loyola allume une bougie, Peter retire son manteau, puis range le sac de provisions qu'il vient d'acheter. Tous les quatre s'agenouillent devant la scène, suivis de l'Ami, la Bible posée par terre devant eux.

FRANCIS (lisant) — Du Livre de l'Apocalypse. « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi ».³

FRANCIS — Ce qui me touche, c'est la discrétion du Seigneur. Il frappe, mais il attend qu'on lui dise « entre » pour ouvrir la porte. Jamais il ne force l'entrée de notre cœur.

PETER — Moi, je croyais que l'Apocalypse ne parlait que des jours de la fin des temps...

LOYOLA. — Et alors ?

PETER. — En fait, ça nous parle d'aujourd'hui... Pas évident...

JERÓNIMO. — Que veux-tu dire ?

³Ap 3, 20.

PETER. — Le Seigneur est là, à notre porte, maintenant. Et il frappe *aujourd'hui*.

FRANCIS (réfléchissant) — En même temps, moi, je ne suis pas sûr de lui ouvrir la porte.

PETER — Pourquoi ?

FRANCIS. (Haussant les épaules) — Parce que je ne suis pas prêt. Ce n'est pas assez propre chez moi, tu comprends ? Il faudrait en quelque sorte que je passe l'aspirateur...

AMI. — Qu'en sais-tu ? Crois-tu qu'il exige que tu aies fait le ménage chez toi pour qu'il vienne dîner avec toi ?

FRANCIS — Je ne sais pas.

AMI. — Et crois-tu que demain tu auras eu le temps de passer l'aspirateur ?

JERÓNIMO. (riant) — N'empêche ! S'il vient chez moi... Moi qui sais à peine faire cuire des pâtes...

AMI. — Qu'importe ! Peut-être est-il prêt à t'inviter, dans ton propre chez-toi, à *son* repas à lui ?

JERÓNIMO — Son repas à lui ?

FRANCIS — La Cène, sans doute, ou un grand festin.

JERÓNIMO (étonné) — Seulement, je n'en suis absolument pas digne !

PETER — « Si je ne te lave pas les pieds, tu n'auras pas part avec moi » ...

LOYOLA (soucieux) — Le soir de la Pâque, Jésus n'était pas entouré de héros ! Des traîtres comme Judas... Des renégats comme Pierre... Des amis qui vont l'abandonner comme tous les autres...

JERÓNIMO — C'est quand même extrêmement paradoxal, non ?

FRANCIS — Quoi donc ?

JERÓNIMO — Que ce soit au moment où ils vont tous l'abandonner, au pire moment, celui de la crise de confiance absolue, que lui leur fait confiance : « Vous ferez cela en mémoire de moi » ...

PETER — Il a fait confiance à ses amis comme il nous fait confiance à nous aussi, aujourd'hui.

JERÓNIMO — Reconnaissez que fonder l'Église au moment où chacun va disparaître pour sauver sa peau, c'est osé !

PETER — D'une certaine façon, nous allons faire un peu le même pari en prononçant nos vœux, non ?

FRANCIS (réfléchissant) — Oui. C'est à peu près aussi fou et aussi magnifique !

JERÓNIMO — Pardonnez-moi, les gars, j'ai du mal à suivre...

PETER — Ce que nous voulons, c'est nous mettre au service des hommes et des femmes d'aujourd'hui, non ? Pour que la vie de l'Esprit grandisse en eux, pour que leurs pétales à eux ne soient pas emportés au premier vent.

FRANCIS — Mais ça ne peut pas se faire tout seul. Ensemble, *yes*, c'est une utopie qu'il est possible d'espérer vivre. Avec d'autres, des frères, des amis dans le Seigneur. Avec vous !

JERÓNIMO — Désolé, mais ça me laisse sceptique... Cette idée d'école en Palestine, ça fait tellement hippie soixante-huitard...

LOYOLA — Moi, je voudrais apprendre avec vous à devenir un rêveur qui garde les pieds sur terre et la tête dans les étoiles.

FRANCIS — « Un rêveur qui garde les pieds sur terre et la tête dans les étoiles... » ?

LOYOLA. — D'un côté, je soupçonne que notre vie vaut infiniment plus que ce qu'en dit le journal de vingt heures à la télévision. De l'autre, je sais que tout est politique, et que la politique, c'est justement trop sérieux pour qu'on la laisse aux seuls politiciens !

JERÓNIMO — Oui, enfin, bon... Pour la majorité des gens, les rêveurs, c'est nuisible. On préfère les mettre en prison ou à l'asile, pour les empêcher de sévir.

LOYOLA. — J'ai failli être liquidé pour espionnage au Moyen-Orient, j'ai déjà fréquenté la prison à Alcalá et on m'a déjà pris plusieurs fois pour un fou, tu sais.

JERÓNIMO — Et quelles leçons en as-tu tirées ?

LOYOLA. — Qu'il faut prier et agir en même temps. Rêver et faire preuve de suffisamment d'astuce pour qu'un peu de ce rêve devienne un jour réalité...

FRANCIS — Là où je rejoins Jerónimo, c'est à propos de la durée de notre engagement. Est-ce qu'on va s'engager définitivement ? Pour tout le reste de notre vie ?

AMI. — Pourquoi pas ? Tu voudrais faire des vœux temporaires ?

JERÓNIMO — C'est tout de même un peu de la folie. Dans dix ans, vous aurez peut-être complètement changé.

LOYOLA. — Et alors ? Si on ne s'engage pas un jour dans la longue durée, je crois qu'on ne construit pas grand-chose dans sa vie. (À tous) Vous n'êtes pas d'accord ?

PETER — Si. (À Jerónimo) Suppose que tu veuilles te marier, tiens. Tu t'engagerais bien pour la vie entière là aussi !

JERÓNIMO — Justement, c'est téméraire, pour le mariage aussi bien que pour les vœux. C'est pas plus simple de se séparer quand on ne s'entend plus ?

PETER — La vie n'est pas un immense supermarché où l'on passerait son temps à errer entre les rayons, quoi ! Un homme, une femme, des amis, ce ne sont pas des ikleenex qu'on pourrait jeter après usage. Non. Moi, je veux construire du solide.

JERÓNIMO — Et ce désir de devenir pauvres... avouez qu'il va vous causer de sacrés problèmes !

LOYOLA. — Par exemple ?

JERÓNIMO — Même au sein l'Église, voyons ! Je pense à toi, Peter, qui es déjà prêtre : si tu veux avoir de l'influence, faire bouger les choses, il faudra grimper dans la hiérarchie. Te faire des relations.

LOYOLA. — Les palais épiscopaux ne nous intéressent pas, tu le sais bien, Jerónimo.

JERÓNIMO — Je m'interroge quand même : en faisant vœu de pauvreté, vous renoncez à vous donner certains moyens pour aider les gens, non ?

LOYOLA. — Nous demandons la grâce de consentir à ne pas nous les donner nous-mêmes, en effet.

JERÓNIMO. — Ça, pour moi, c'est du chinois ! Concrètement, ça veut dire que certaines choses vous seront matériellement impossibles. Pourquoi y renoncer, au fond, alors que ça vous permettrait d'agir plus efficacement ? Simple question de bon sens ! Est-ce que vous avez peur d'être à nouveau tentés par l'ivresse de la puissance ?

AMI. (à tous) — Qu'en pensez-vous ?

FRANCIS. — Il y a peut-être de ça, oui, sans doute.

LOYOLA. — Je ne crois pas, non. Le Christ lui-même n'a pas fui les tentations au désert...

PETER — ... Et il a traversé la tentation, c'est vrai.

JERÓNIMO — Mais alors pourquoi la pauvreté ?

LOYOLA. — Tout simplement, je crois, parce que le Christ que nous voulons suivre est *pauvre et humble*. C'est comme ça. Tu ne peux déduire ça d'aucune théorie, aucune philosophie, aucune théologie.

FRANCIS (à Jerónimo) — D'ailleurs, au fond, pourquoi questionnes-tu davantage la pauvreté que la chasteté ? L'une n'est guère plus évidente que l'autre. Vous n'êtes jamais tombés amoureux, vous ?

LOYOLA. — Si, ça m'est arrivé bien des fois. Mais on peut éprouver de l'amitié pour une femme, sans coucher dans son lit, non ?

PETER. — Si.

LOYOLA. — Et puis, vous savez comme moi que la chasteté dépasse infiniment la question de l'amour d'un homme et d'une femme. Les livres, par exemple, sont une maîtresse terrible...

PETER. — C'est vrai que, fonder l'Église dans une situation aussi tendue que celle de Jésus... à quelques heures de son arrestation... Ça tient du miracle.

JERÓNIMO. — Mais, dites-moi, cette confiance qui vous est faite, pourquoi ne pas l'accorder à l'Église de Rome ?

LOYOLA. — Que veux-tu dire ?

JERÓNIMO. — Vous disiez que le mémorial de la Cène est une sorte de pari très audacieux de la part du Christ, c'est ça ?

FRANCIS. — Oui.

JERÓNIMO. — Alors, au lieu de partir fonder une école en Palestine, pourquoi n'iriez-vous pas à Rome ?

LOYOLA. — Que veux-tu que nous allions faire à Rome ?

JERÓNIMO. — Vous remettre entre les mains de l'Église universelle.

JERÓNIMO. — Le pari ne serait pas plus risqué que celui de Jésus au soir de la Cène...

FRANCIS. (réfléchissant) — ... Ou de Dieu avec nous-mêmes aujourd'hui.

PETER. — Pas *moins* risqué non plus. Concrètement, ça voudrait dire quoi ?

JERÓNIMO. — Je ne sais pas, moi. Je réfléchis à voix haute avec vous.... Ce pourrait être une manière de remettre le destin de votre petite troupe au Pape. À lui de décider de vous envoyer en Palestine ou ailleurs.

LOYOLA. — Et s'il décide de nous envoyer dans une banlieue de Rome dire des messes pour les reliques d'un Saint qui n'a peut-être jamais existé ?

FRANCIS. — Au moins, ça te laissera le temps d'apprendre à faire la cuisine...

LOYOLA. (riant) — Tu n'as peut-être pas tort... Mais dis-nous : si nous faisons ce que tu suggères, tu te joindrais à nous ?

JERÓNIMO. (très sérieux) — Pourquoi pas ? Je ne sais pas. J'ai besoin de réfléchir...

LOYOLA. — Qu'est-ce que cela changerait pour toi ?

JERÓNIMO. — *Tout* ! Ce ne serait plus votre petit projet à vous. Ce serait celui de toute l'Église, tu comprends ?

FIN.